



HAL
open science

**'Relever en Égypte la dignité de la Patrie et de l'Islam'.
Pierre Loti et Moustapha Kamel, autour de "La Mort de
Philæ"**

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. 'Relever en Égypte la dignité de la Patrie et de l'Islam'. Pierre Loti et Moustapha Kamel, autour de "La Mort de Philæ". Les Orientaux face aux orientalismes, Geuthner, pp.67-85, 2013. hal-00910020

HAL Id: hal-00910020

<https://hal.science/hal-00910020>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Relever en Égypte la dignité de la Patrie et de l'Islam ».
Pierre Loti et Moustapha Kamel,
autour de *La Mort de Philæ*

Loti est certes un auteur fin de siècle, mais il serait réducteur de le présenter seulement comme un écrivain se complaisant dans une rêverie morbide sur la ruine, l'étiollement, la disparition des êtres et des choses¹. Ou plutôt, cette attitude « passéiste » s'inscrit elle-même dans l'histoire de son temps, dans l'actualité politique, si l'on prend l'exemple de *La Mort de Philæ*, un récit paru chez Calmann-Lévy en 1909, mais qui avait fait l'objet de pré-publications dès 1907 sous le titre de « Lettres d'Égypte » dans *Le Figaro*, ainsi que, pour certains chapitres, dans l'*Étendard*, le pendant francophone d'*Al-Liwa*, un quotidien cairote fondé au tout début du xx^e siècle par le nationaliste égyptien Moustapha Kamel. Ce dernier, rencontré en France grâce à Juliette Adam, était devenu un ami de Loti, qu'il avait fait inviter en Égypte par le khédivé Abbas-Hilmi II. C'est donc avec tous les honneurs que Loti est reçu pendant ce séjour égyptien, entre janvier et mai 1907. Il est accompagné pendant une partie des visites par Moustapha Kamel, qui meurt à 34 ans, en 1908². C'est à lui que Loti dédie *La Mort de Philæ*, dans les termes que voici :

À LA MÉMOIRE
DE
MON NOBLE ET CHER AMI
MOUSTAFÀ KAMEL PACHA
*qui succomba le 10 février 1908 à l'admirable tâche
de relever en Égypte
la dignité de la Patrie et de l'Islam.*

PIERRE LOTI³.

1 C'est la perspective adoptée notamment par Alain Buisine (*Tombeau de Loti*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1988, et *Pierre Loti. L'Écrivain et son double*, Paris, Tallandier, 1998), par Suzanne Lafont (*Suprêmes clichés de Loti*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993), par Éric Fougère (*Aspects de Loti. L'ultime et le jointain*, Paris, L'Harmattan, 2006), ou encore, au moins partiellement, par Dolores Toma (*Pierre Loti. Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris, L'Harmattan, 2008).

2 Le 13 février 1908, Loti écrivait à Juliette Adam, à propos de la mort de Moustapha Kamel : « C'est un vrai deuil pour moi. [...]. Et quel malheur pour l'Égypte et quelle joie pour les Anglais ! » (*Lettres de Pierre Loti à madame Juliette Adam*, Paris, Plon-Nourrit, 1924, p. 192).

3 Je cite dans l'édition originale : Pierre Loti, *La Mort de Philæ*, Paris, Calmann-Lévy, 1908 [sic : l'édition en librairie paraît en réalité en janvier 1909]. Le 9 novembre 1908, Loti écrivait à Juliette Adam : « J'avais ébauché, cet été, une longue dédicace à notre pauvre Moustapha, parlant de nos promenades au Caire, etc. Je me demande si les quelques mots ci-joints, sans plus,

C'est le sens de cette dédicace que je voudrais commenter, en montrant à la fois les rapports qui ont pu exister entre les deux hommes, leur commune anglophobie, mais aussi leurs divergences sur la question de l'islam et de la modernité. Je m'appuierai principalement, pour cette réflexion, sur les travaux d'Alain Quella-Villéger⁴, mais aussi sur un livre récent de Mohamed Anouar Moghira, qui a eu accès à un certain nombre de documents d'archives égyptiennes⁵, enfin sur une édition extrêmement utile de *La Mort de Philæ*, qui comporte le Journal de Loti en Égypte et une postface remarquablement documentée de Jean Michot, qui a retrouvé, comparé et parfois traduit lui-même des textes en arabes relatifs au séjour de Loti en Égypte⁶.

I. Moustapha Kamel, père du nationalisme égyptien

Arrivé en France en 1894 pour préparer une licence de droit à l'université de Toulouse, Kamel rentre au Caire à la fin de la même année, bien décidé à consacrer son énergie à la cause nationaliste de son pays, ce qui conduira à la création officielle, en 1907, du Parti national égyptien, qui aura pour objectif de libérer son pays de la tutelle britannique (l'Angleterre occupe l'Égypte depuis 1882), tout en restant dans le cadre du califat ottoman (le khédivé continue de payer un tribut au sultan). L'organe de ce parti sera *Al-Liwa (L'Étendard)*, un journal à la fois très populaire et lu bien au-delà des frontières égyptiennes, fondé en 1900 par Moustapha Kamel. Celui-ci, malgré une santé fragile, s'engage dans une vie politique épuisante. Il fait notamment de nombreux allers et retours entre l'Égypte et la France, où il rencontre en 1895 Juliette Adam, dont il fréquente le salon littéraire. Cette dernière fera d'ailleurs elle-même un voyage en Égypte, en 1904. Mais dès 1902, c'est elle qui

maintenant, n'auraient pas plus de grandeur et de portée dans leur simplicité ? » (*Lettres de Pierre Loti à madame Juliette Adam, op. cit.*, p. 193-194).

4 En particulier le chapitre 15 de son livre *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Bordeaux, Aubéron, 1998.

5 Voir *Moustapha Kamel l'Égyptien (1874-1908). L'homme et l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 2007.

6 Jean Michot renouvelle la lecture de *La Mort de Philæ* en concluant de manière volontairement provocatrice, dans sa postface, que cet ouvrage a quelque chose d'un « *joint venture* » littéraire entre Loti et Kamel (Pierre Loti, *La Mort de Philæ*, éd. Alain Quella-Villéger et Jean Michot, Pardès, Puiseaux, 1990, p. 263).

met en contact Loti et Kamel, lequel jouera un rôle important dans la préparation du voyage en Égypte de son ami français⁷. Dès lors, les publications des deux hommes seront souvent liées. Ainsi le second demandera au premier de rendre compte, dans *Le Figaro*, de son ouvrage *Égyptiens et Anglais*, paru en 1906, avec une préface de Juliette Adam – ce sera finalement Gaston Calmette, le directeur du journal, qui s'en chargera. Symétriquement, Kamel publie au Caire, dans les différentes versions de son quotidien, soit en français, soit en traduction arabe, plusieurs chapitres de *La Mort de Philæ*.

Quel est le projet politique de Moustapha Kamel ? Lui-même musulman, il mise sur une alliance de ses coreligionnaires et des Coptes (les chrétiens égyptiens) pour bouter l'Angleterre hors de l'Égypte. Mais il faut préciser que c'est dans une phase ultérieure à la mort de Kamel que les Coptes joueront un rôle véritable dans les instances dirigeantes du Parti national égyptien. En 1907, date du séjour de Loti en Égypte, c'est bien l'islam, religion largement majoritaire dans ce pays, qui fonctionne comme ciment identitaire – et l'auteur de *La Mort de Philæ* l'avait parfaitement compris en associant la notion de patrie à celle d'islam (deux termes auxquels il mettait des majuscules pour mieux les mettre en valeur) dans sa dédicace à Kamel. Il n'est, d'ailleurs, que d'ouvrir *Égyptiens et Anglais*, qui est un recueil de discours prononcés en français ou en arabe par Moustapha Kamel, pour s'en convaincre. Dans le premier de ces discours, fait à Toulouse, le 4 juillet 1895, il écrit ainsi :

Non seulement les Anglais ont commis en Égypte fautes sur fautes, mais ils ont fait croire à l'Europe que nous sommes un peuple fanatique, hostile à tous les chrétiens, ce qui est absolument le plus grave de tous les mensonges⁸.

À cet égard, il n'est peut-être pas inutile de rappeler un événement politique précis, aujourd'hui largement oublié de l'historiographie (en tout cas française) sur l'Égypte, mais qui avait frappé les esprits de l'époque. Il s'agit de l'affaire dite de Denchawaiï, du nom d'un village du Delta où,

⁷ Loti écrit à Juliette Adam, dans une lettre datée de « Hendaye, mercredi [sic] 1906 » : « Je désire que Moustapha vienne. J'ai même besoin de le voir avant de rien décider au sujet d'un voyage en Orient que nous avons projeté » (*Lettres de Pierre Loti à madame Juliette Adam, op. cit.*, p. 185).

⁸ Moustapha Kamel, *Égyptiens et Anglais*, Paris, Perrin, 1906, p. 36-37. On peut d'ailleurs entendre un écho de ce discours dans « La mort du Caire », le chapitre II de *La Mort de Philæ*, où Loti s'étonne de la tolérance des fidèles musulmans face à la désinvolture bruyante des touristes occidentaux visitant la « mosquée sainte », celle où est enterré le vice-roi Méhémet-Ali : « Qui donc, après cela, vient nous parler du fanatisme des Égyptiens ? » (*op. cit.* p. 22).

le 28 juin 1906, sur ordre des dirigeants anglais, quatre paysans furent pendus et huit autres battus publiquement, d'autre encore condamnés à de lourdes peines de prison, en représailles à une échauffourée pendant laquelle un officier anglais avait été tué et deux autres blessés, quelques-jours auparavant, dans des circonstances peu claires⁹. La volonté du colonisateur de punir pour l'exemple, de manière cruelle et collective, fut immédiatement exploitée par Moustapha Kamel afin de stigmatiser la « barbarie » de l'occupant. L'article du *Figaro* déjà mentionné, adressé « à la nation anglaise et au monde civilisé », est un plaidoyer pour les idées nationalistes défendues par son auteur, qui trouvait dans le « massacre de Denchawaï » un argument supplémentaire pour retourner contre le colonisateur anglais le cliché d'un islam intolérant, anti-démocratique et non mûr pour l'indépendance, sans pour autant tomber dans ce que l'on pourrait appeler un anti-européisme primaire. Kamel écrit ainsi, le 11 juillet 1906 :

J'affirme que l'exaltation religieuse n'existe pas en Égypte. L'islam y est dominant puisqu'il est la religion de la grande majorité. Mais *Islam ne dit point intolérance* [...]. Tous ceux qui vivent en Égypte et qui ont l'amour de l'impartialité et de la vérité reconnaissent que l'affaire de Denchawaï n'a point été le fruit d'un mouvement anti-européen et que les Égyptiens forment le peuple le plus tolérant de la terre ! Le programme national de ceux qui ont une action sur l'opinion publique en Égypte est bien clair. Nous voulons, par l'instruction et la lumière du progrès, *relever notre peuple*, lui donner la conscience de ses droits et de ses devoirs et lui faire connaître la place qu'il doit occuper dans le monde. Depuis plus d'un siècle, nous avons compris qu'il n'y a point d'existence possible pour les peuples s'ils ne prennent pas la voie de la civilisation occidentale et nous sommes le premier peuple oriental qui ait tendu la main à l'Europe. Nous continuerons à marcher dans le chemin que nous avons pris¹⁰.

On verra dans quelle mesure Loti partage ce programme politique et s'il distingue, aussi clairement que Kamel tente de le faire, entre les Anglais en tant que puissance occupante s'imposant par la force et un peuple initiateur de la tradition des droits civiques. Notons pour le moment qu'il y a convergence dans le lexique employé de part et d'autre, sur la volonté de *relever* l'Égypte¹¹, de lui conférer une dignité

9 On sait que Loti avait connaissance de cet événement, notamment à travers un article de Moustapha Kamel publié sur sa recommandation dans *Le Figaro*, en juillet 1906, comme le rappelle M. A. Moghira (voir *infra* et n. 8).

10 Cité par M. A. Moghira, *Moustapha Kamel l'Égyptien*, *op. cit.*, p. 177 et 179 ; je souligne l'expression « *relever notre peuple* ».

11 Rappelons la fin de la dédicace de *La Mort de Philæ* adressée à Moustapha Kamel, « qui succomba le 10 février 1908 à l'admirable tâche de relever en Égypte la dignité de la Patrie et de l'Islam ».

nouvelle dans laquelle l'islam est appelé à jouer un rôle moteur. Voilà donc le contexte politique et idéologique dans lequel s'inscrit *La Mort de Philæ*, qu'il est permis de lire, de ce point de vue, comme un texte « engagé ».

II. Islamophilie et anti-impérialisme

On a déjà remarqué le contraste entre la dédicace de *La Mort de Philæ*, qui place cet ouvrage sous le signe de Moustapha Kamel (renversement symbolique de la tutelle !), et la présence très discrète du nationaliste égyptien à l'intérieur du récit de Loti. Claude Martin, dans l'introduction qu'il consacre à son édition de ce texte, affirme même que « Moustapha Kamel n'est d'ailleurs présent dans *La Mort de Philæ* que dans la brève dédicace du livre¹² ». En réalité, c'est inexact, puisqu'outre une référence implicite, à la fin du chapitre IX, où il est question d'une « élite de patriotes égyptiens » chargée de « réveiller les fellahs » et de les « transformer par l'éducation moderne¹³ », le nom de Moustapha Kamel apparaît en toutes lettres, au chapitre V consacré à la visite de la célèbre mosquée-université Al-Azhar, centre millénaire de la théologie sunnite (bien que fondée au x^e siècle par les fatimides chiites) dans le monde arabe :

Celui qui m'amène aujourd'hui dans ce lieu est mon ami Moustafa Kamel pacha, le tribun de l'Égypte, et je dois à sa présence de n'être pas traité comme un visiteur quelconque : on s'empresse d'informer le grand maître de l'université d'Al-Azhar, haut personnage en Islam, dont Moustapha fut jadis l'élève, et qui, sans doute, voudra nous accueillir lui-même¹⁴.

L'islamophilie de Loti n'est pas nouvelle. On la trouve déjà dans *Au Maroc* (1889), son premier récit de voyage – mais dans ce cas, le sultan chérifien apparaît juridiquement comme un défenseur du *vieil Islam* face

12 Pierre Loti, *Voyages (1872-1913)*, éd. Claude Martin, Paris, Laffont, « Bouquins », 1991, p. 1239, n. 2.

13 Loti, *La Mort de Philæ*, *op. cit.*, éd. originale, p. 146.

14 *Ibid*, p. 74. Il s'agit vraisemblablement de Hassûnah an-Nawânwî, grand imam (ou recteur) d'Al-Azhar entre 1895 et 1899, puis entre 1907 et 1909. Il avait été professeur de jurisprudence islamique jusqu'en 1894, période pendant laquelle Moustapha Kamel dut être son élève – avant de suivre des cours de droit en France. On peut relever qu'an-Nawânwî fut un imam réformateur : une année après sa prise de fonction était promulguée une loi portant son nom et autorisant les étudiants à intégrer dans leur cursus des disciplines comme l'histoire islamique, la littérature et la géographie.

à une modernité occidentale envahissante, le Maroc, à la fin du ^{xix}^e siècle, faisant clairement l'objet de convoitises impérialistes. La nouveauté, avec *La Mort de Philæ*, consiste à présenter l'islam non seulement comme le conservatoire religieux et culturel d'un passé qui s'obstine à exister malgré son caractère anachronique, mais comme une force moderne de *résistance* à l'impérialisme, en l'occurrence anglais. Kamel, dans ce contexte, joue tout à la fois le rôle d'introducteur et d'exemple. Il est pendant quelques semaines le *drogman* de Loti, son guide-interprète qui lui donne accès au sanctuaire musulman d'Al-Azhar. Mais il est aussi, le narrateur de *La Mort de Philæ* y insiste, lui-même représentatif d'un islam vigoureux que les récents contacts avec l'Europe ne sauraient totalement effacer :

Oh ! combien alors mon ami Moustafa, que j'ai vu si Français en France, nous apparaît tout à coup musulman jusqu'au fond de l'âme. Du reste, il en est ainsi de la plupart des Orientaux qui, rencontrés chez nous, semblent les plus parisiens : leur modernisme n'est qu'à la surface ; en eux-même, tout au fond, l'Islam demeure intact¹⁵.

Il y a, bien sûr, une sorte de malentendu, que Loti entretient sans doute sciemment. Car Moustapha Kamel, tout en se réclamant de l'islam, ne rejette nullement la civilisation occidentale en tant que telle : tout au contraire, il s'appuie sur elle pour mener son combat anti-impérialiste. Voici ce qu'il écrivait, dès l'âge de 21 ans, à la fin d'une brochure publiée en français sous le titre de *Conséquences de l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre* (1895) :

Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre est un danger menaçant pour le monde entier. Les diplomates qui travaillent pour l'évacuation de notre pays ne remplissent pas seulement un devoir qu'imposent la justice et l'honnêteté internationales, mais ils préparent en même temps la paix du monde entier, l'alliance de l'Islam et de la Chrétienté, et, enfin, la gloire de la civilisation occidentale !¹⁶

On entend, dans ce type de déclarations destinées à un lectorat francophone cultivé, une part de rhétorique : il s'agit de convaincre l'opinion publique française, et au-delà européenne, que l'indépendance de l'Égypte, ou tout au moins sa relative autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman, est avantageuse pour l'Europe elle-même, en termes de stabilité régionale et internationale. Mais il est tout aussi certain que

¹⁵ *Ibid.*, p. 75.

¹⁶ Moustapha Kamel, *Conséquences de l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre*, 2^e éd., Paris, 1899, p. 22.

le projet nationaliste de Kamel est tributaire d'un courant de pensée qui trouve ses fondements dans l'Europe du XIX^e siècle (pour ce qui est de l'éveil des « nationalités »), ainsi que dans celle des Lumières (en ce qui concerne l'idée de liberté). Autrement dit, tout musulman qu'il s'affiche, Kamel refuse de se laisser enfermer dans un discours anti-européen. Or, ce n'est pas l'image que Loti donne de lui dans *La Mort de Philæ*. Ou, plus exactement, le « personnage » du nationaliste égyptien, dans ce récit, incarne un islam profondément anti-moderniste, donc anti-occidental. Cet islam est-il celui que Loti soutient et donne à voir ? Ce n'est pas certain non plus,

III. L'islam comme terrain de rencontre ?

En effet, après avoir visité Al-Azhar et évoqué les études qu'y font des jeunes gens venus de l'ensemble du monde arabe, Loti insiste sur les points communs entre ceux-ci : « Leur expression à tous se ressemble : quelque chose d'extatique et de lointain, le même détachement, l'obstination dans le même rêve¹⁷. » C'est là, on le sent tout de suite, un lexique qui rapproche ces étudiants « mystiques » de la figure idéalisée du poète, lui aussi fidèle à son rêve, séparé du monde pour mieux s'approcher d'une vérité d'ordre supérieur. Officiellement agnostique, Loti n'en est pas moins préoccupé, si ce n'est taraudé par la question religieuse – que son œuvre littéraire contribue à formuler, comme en témoigne sa trilogie *Le Désert, Jérusalem, La Galilée*, publiée en 1895. L'islam lotien est fort de sa douceur. S'il conserve « cohésion » et « puissance¹⁸ », c'est précisément, semble nous dire le narrateur de *La Mort de Philæ*, parce qu'il reste tout intérieur. La question du prosélytisme ne se pose même pas : Al-Azhar est « un centre d'islam » (titre du chapitre analysé ici) suffisamment puissant pour attirer naturellement à soi des musulmans incarnant une extraordinaire diversité géographique et ethnique (l'Iraq, le Hedjaz, le Maghreb, le Sahara...). Plus généralement, les mosquées du Caire, dans les pages que Loti leur consacre, apparaissent comme des lieux fondamentalement accueillants, ouverts sur l'extérieur – mais aussi protecteurs, dispensateurs d'une plénitude qui tranche sur le « tapage » de la rue :

Ici, soudain c'est le silence avec de vagues murmures de prières et de chants flûtés d'oiseaux ; c'est le silence, et c'est l'espace libre quand on arrive au saint

17 Loti, *La Mort de Philæ*, op. cit., p. 78.

18 *Ibid.*, p. 79.

jardin enclos de grands murs, ou bien au sanctuaire qui resplendit d'une discrète et reposante magnificence¹⁹.

Faisant l'éloge de la décoration intérieure des mosquée cairotes (« c'est le triomphe des patientes mosaïques²⁰ »), Loti rappelle que ces « mille petits dessins idéalement purs » renvoient au refus de la représentation des êtres animés dans l'art islamique – « cet Islam qui veut que les hommes, lorsqu'ils prient, conçoivent Allah immatériel²¹ ». Symétriquement, lorsqu'il remontera le Nil en *dahabieh*, le narrateur opposera son « équipage d'Arabes silencieux, qui chaque soir se prosternent pour de constantes prières²² », au sifflement du chemin de fer et aux « hordes d'Européens envahisseurs²³ ».

Cet islam tout intérieur, qui permet un lien direct avec le Créateur, a sans doute quelque chose à voir avec la tradition protestante dans la famille maternelle de Loti. Pourtant, ce qui exerce sur le visiteur d'Al-Azhar une véritable fascination, dépassant du coup les clivages confessionnels, c'est une *voix vivante*, qui est d'abord celle d'un étudiant s'exerçant à lire seul le Livre saint « avec l'intonation consacrée²⁴ », puis celle de l'imam lisant le Coran :

Tous ceux à qui les sanctuaires de l'Islam ont été familiers savent comme moi qu'il n'est pas de livre plus délicieusement rythmé que celui du Prophète ; même si le sens des versets vous échappe, la lecture chantante, qui se fait pendant certains offices, agit sur vous par la seule magie des sons, à la manière de ces oratorios qui, dans les églises du Christ, amènent les larmes. La déclamation tristement berceuse de ce jeune prêtre au visage d'illuminé, aux vêtements de décente misère, a beau être contenue, il semble que peu à peu elle emplisse les sept nefs désertes d'Al-Azhar²⁵.

Curieusement, Loti n'emploie pas le terme *imam*, auquel il substitue celui de *prêtre*. Cela ne peut résulter ni de l'ignorance, ni d'une inattention. Il y a là, manifestement, un choix lexical, qu'on peut interpréter soit comme une forme particulière d'eurocentrisme, qui rabattrait l'islam sur le

19 *Ibid.*, p. 35.

20 *Ibid.*, p. 37.

21 *Ibid.*, p. 39.

22 *Ibid.*, p. 185.

23 *Ibid.*, p. 183.

24 *Ibid.*, p. 81.

25 *Ibid.*, p. 81-82.

catholicisme, méconnaissant ainsi le premier dans sa différence, soit (et c'est l'option que je retiendrai ici), comme une manière de délimiter un « terrain de rencontre », où musulmans et chrétiens pourraient se retrouver dans une même émotion religieuse²⁶. Le narrateur de *La Mort de Philæ* défend ici une position universaliste différente d'un Lamartine, lequel, dans son *Voyage en Orient* (1835), opposait la « voix vivante » du muezzin, « animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante », à la « voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales²⁷ ». Loti, de son côté, unit la mosquée et l'église comme l'espace partagé d'une même expérience tout à la fois esthétique et religieuse, qui n'a pas besoin de la langue pour être comprise – ou plutôt dont la langue est d'abord un signifiant musical, qui ramène peut-être au monde de l'enfance, ce temps où l'on peut encore *pleurer*. On a ici, avec ce très beau texte lotien, une appréhension beaucoup plus mystique qu'« idéologique » de l'islam, et qui se trouve, du même coup, aux antipodes de celle qu'on trouvait au début du XIX^e siècle, dans le *Génie du christianisme* ou dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand.

IV. Islam et modernité

Loti, cependant – et c'est là un retournement dans ce chapitre consacré à Al-Azhar – sait très bien que l'islam ne se résume pas à une doctrine religieuse (fût-elle examinée, comme ici, sous l'angle particulier de sa *réception*), mais qu'il constitue aussi un phénomène culturel : la mosquée-université est bien un lieu de transmission des savoirs, d'où les versets tirés des *Hadiths*, les Paroles du Prophète, dont Loti parsème ces pages – tous mettent l'accent sur le devoir d'instruction du bon musulman, le dernier *hadith* cité dans *La Mort de Philæ* allant jusqu'à renverser la hiérarchie attendue :

La science est une religion, la prière en est une autre. L'étude est préférable à l'adoration. Allez demander partout l'instruction, même, s'il le fallait, jusqu'en Chine²⁸.

Mahomet aurait donc, dès le départ, non seulement accepté, mais aussi encouragé l'acquisition, par les fidèles, d'un savoir (dont il faudrait

26 On peut aussi renvoyer à une note de Loti, qui dit du *mirhab* (sorte de niche indiquant la direction de la Mecque) qu'« il est placé au fond de chaque mosquée, comme dans nos églises l'autel » (*ibid.*, p. 37, n.1).

27 Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 338.

28 Loti, *La Mort de Philæ*, *op. cit.*, p. 82.

déterminer dans quelle mesure il a pu être indépendant de la science religieuse, ce qui est peu probable), ce savoir dût-il être détenu par des non-musulmans, à l'autre bout de la terre. Or, depuis le début du XIX^e siècle, ce n'est pas l'Empire chinois, mais l'Europe « impériale » qui apparaît comme la source d'un savoir technologique, scientifique, philosophique, etc., – bref comme une culture exportable et déjà en voie de mondialisation. C'est ce qu'ont bien compris, à la suite de Méhémet-Ali, les vice-rois et les khédives égyptiens, qui feront constamment appel à des ingénieurs, des médecins, des professeurs, principalement français, pour moderniser leur pays. Loti, de son côté, prend acte de cette évolution et situe donc l'islam dans une histoire de ce que l'on appellerait aujourd'hui des transferts culturels. Il se lance alors dans un plaidoyer – lequel, sur ce point, rejoint en partie le discours de Moustapha Kamel – sur la modernité de l'islam, ou du moins sur la capacité de celui-ci à se réformer, de façon à prendre en compte « des connaissances nouvelles, venues d'Occident²⁹ » :

Chez nous autres, Européens, on considère comme vérité acquise que l'Islam n'est qu'une religion d'obscurantisme, amenant la stagnation des peuples et les entravant dans cette course à l'inconnu que nous nommons « progrès ». Cela dénote d'abord l'ignorance absolue du Prophète, et de plus un stupéfiant oubli des témoignages de l'histoire. L'Islam des premiers siècles évoluait et progressait avec les races, et on sait quel rapide essor il a donné aux hommes sous le règne des anciens khalifes ; lui imputer la décadence actuelle du monde musulman est par trop puénil. Non, les peuples tour à tour s'endorment, par lassitude peut-être, après avoir jeté leur grand éclat : c'est une loi. Et puis un jour quelque danger vient secouer leur torpeur, et ils se réveillent³⁰.

Loti est donc parfaitement capable de considérer l'Égypte dans son historicité. À l'évidence, la perspective de cet islam « réformé » ne l'enchantait guère : le titre même de *La Mort de Philæ*, qui est aussi celui du dernier chapitre du livre, vaut comme le diagnostic pessimiste de la fin d'un monde. Mais le narrateur n'exclut pas une « renaissance », au nom d'une conception cyclique du temps des grandes civilisations : celles-ci naissent, croissent, connaissent un point culminant, puis déclinent et semblent mourir – on pense à Montesquieu et à Gibbon, si ce n'est que Loti ajoute à ce modèle vitaliste l'idée d'une régénérescence possible. Mais celle-ci ne sera pas pure redondance du passé, encore moins « dépassement » de celui-ci. Elle implique au contraire une perte identitaire, les dernières phrases de ce chapitre sont à cet égard sans ambiguïté :

²⁹ *Ibid.*, p. 84.

³⁰ *Ibid.*, p. 82-83.

Aux heures éblouissantes de midi, aux heures dorées du soir, quand le flot des étudiants ainsi modernisés se répandra dans la grande cour que tous les minarets surveillent, on ne verra plus dans tous ces regards la mystique flamme d'aujourd'hui³¹.

Là réside précisément la divergence entre Loti et Kamel : pour le premier, l'islam, éventuellement associé au christianisme, est une religion caractérisée par sa piété extrême et qui peut représenter une force de résistance pacifique face à l'idéologie du « progrès », au sein d'un Orient de plus en plus occidentalisé ; pour le second, un islam tolérant (vis-à-vis du christianisme) doit constituer le ciment identitaire d'une Égypte moderne cherchant à se libérer de la tutelle anglaise. D'ailleurs, ces deux conceptions de l'islam apparaissent successivement dans *La Mort de Philæ* : l'une active et tournée vers l'avenir, figure dans la dédicace à Moustapha Kamel ; l'autre, plutôt nostalgique et sans doute plus typiquement lotienne, traverse le chapitre sur Al-Azhar. C'est de cette tension que se nourrit le récit, et c'est aussi ce qui a permis la récupération politique – mais Loti s'y est volontiers prêté – de son discours islamophile.

Une instrumentalisation politique

Un article paru en arabe, le 10 janvier 1907, dans le quotidien *Al-Liwa*, annonçait l'arrivée du célèbre voyageur français en ces termes : « Nos lecteurs savent que Pierre Loti est membre de l'Académie française et que, parmi les écrivains de l'Occident, il est l'un des plus grands défenseurs de l'islam³². » Cette image d'un Loti à la fois anti-colonialiste et admirateur de l'islam a été largement répandue, pendant son séjour en Égypte, grâce à Moustapha Kamel. Ainsi, le 24 avril 1907, *Al-Liwa* publie un long compte rendu (anonyme) de « La mort du Caire », chapitre de *La Mort de Philæ* qui venait d'être publié dans *Le Figaro*. On y lit notamment ceci, reproduit par Jean Michot dans sa postface :

Monsieur Pierre Loti [...] se trouve physiquement parmi nous, il est présent là où l'indépendance a disparu [...].

Alors que vous le voyez lire, dans les journaux des occupants, que les Égyptiens ne sont pas capables de s'autodéterminer, que cela leur serait impossible du fait de leur apathie naturelle, que ce sont des fanatiques religieux, d'une sauvagerie barbare, qui, s'ils étaient laissés libres d'agir,

31 *Ibid.*, p. 84.

32 Loti, *La Mort de Philæ*, éd. A. Quella-Villéger et J. Michot, *op. cit.*, p. 265, n. 6 renvoyant à la p. 251.

n'épargneraient aucun chrétien, alors que vous le voyez lire tout cela, le voilà qui contemple la grandeur de la pensée égyptienne, comment l'humanité s'est élevée par son intermédiaire et comment la voie de la civilisation a été pavée grâce à elle. Il voit de ses yeux la richesse de la langue arabe et quel savoir elle a propagé en Orient et en Occident. Il se fait le contemporain de l'Égypte au sommet de sa gloire, dans la splendeur de son indépendance, au faite de sa civilisation, et saisit tous les principes de l'Islam avec ce qu'ils comportent de tolérance et de liberté³³.

On peut retenir deux éléments de ce texte. D'une part la critique véhémement de ce qu'Edward Saïd appellera, dans son célèbre essai de 1978, un « discours orientaliste », composé d'une série de clichés qui font système et valent comme légitimation de la domination coloniale. Saïd parle étonnamment peu de Loti dans *L'Orientalisme*, si ce n'est pour le ranger parmi les « écrivains mineurs³⁴ ». Il le prend un peu plus en compte dans *Culture et impérialisme*³⁵, mais sans mentionner *La Mort de Philæ*. Ce récit, pourtant, aurait pu illustrer l'une des notions-clé qu'il développe dans cet ouvrage critique, à savoir celle de *résistance* – au sens culturel du terme : la possibilité, pour une culture donnée, et dans certaines circonstances historiques, de ne pas se laisser dominer, d'échapper aux schémas « orientalistes » contraignants, donc de combattre activement l'ethnocentrisme européen. (C'est là, bien entendu, une évolution importante et réjouissante qu'apporte *Culture et impérialisme*, par rapport à la théorie terriblement déterministe véhiculée dans *L'Orientalisme*.) Toutefois, on ne peut pas ne pas remarquer, dans l'article d'*Al-Liwa* déjà cité, une réutilisation d'un lexique fortement connoté : les termes d'« humanité », de « civilisation » et de « liberté », notamment, directement empruntés à l'idéologie progressiste des Lumières, sont ici transposés, et associés à l'islam comme ciment identitaire, dans le discours nationaliste égyptien, qui les retourne à son profit. L'eurocentrisme civilisateur a simplement changé de camp – à la restriction près (et elle a son importance) que le journaliste d'*Al-Liwa* (Kamel lui-même ?) ne milite nullement pour une islamisation du monde, mais pour faire prendre conscience à l'opinion publique internationale (et en particulier à l'occupant britannique) de la nécessité d'accepter une Égypte moderne parfaitement capable de s'autodéterminer, dans le respect des autres religions (en particulier du christianisme) présentes dans le pays. L'islam a donc joué, au moins de manière

33 *Ibid.*, p. 258-259.

34 Edward Saïd, *L'Orientalisme*, trad. fr., Paris, Seuil, 1978, p. 282.

35 E. Saïd, *Culture et impérialisme*, trad. fr., Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, *passim*.

programmatisque, un rôle progressiste et non-dogmatique dans le cadre de l'émergence du nationalisme égyptien au début du xx^e siècle.

On voit qu'il serait difficile de séparer *La Mort de Philæ* du contexte dans lequel s'inscrit le voyage de Loti en Égypte. À travers les prépublications de ce récit de voyage dans *L'Étendard*, le séjour de l'académicien français au Caire fut utilisé par Kamel et ses amis pour donner une légitimité extérieure à leurs idées nationalistes – un nationalisme anti-anglais, qui n'avait aucune ambition de rompre avec la Porte. Preuve en est le compte rendu donné, en arabe, dans *Al-Liwa*, de la fête commémorative du 608^e anniversaire de la fondation de l'empire ottoman organisée le 27 janvier 1907, à l'hôtel Grand Continental de la capitale égyptienne. On voit dans cet article, que Jean Michot a traduit en français dans les notes de sa postface, que Loti était présent à cette cérémonie, et qu'il y fut présenté comme l'un des « défenseurs de l'islam et au premier rang des admirateurs de sa culture et des mœurs des musulmans³⁶ ».

Sans doute l'« islamophilie » de Loti peut-elle être interprétée comme une forme particulière de sa turcophilie bien connue – une turcophilie qui devait être confortée par l'allégeance au sultan du khédivé Abbas Hilmi II, lequel, significativement, appréciait Moustapha Kamel³⁷. Symétriquement, l'« anti-colonialisme » de Loti, qui peut être lu comme un avatar de son anglophobie, n'est pas toujours dépourvu d'ambiguïté. Il n'empêche que la dédicace figurant en tête de *La Mort de Philæ*, et où les termes d'« islam » et de « patrie » sont placés sur un même plan, oriente la lecture de ce récit vers une *actualité politique* d'habitude peu mise en valeur chez les spécialistes de Loti. Ceci n'est pas nier les qualités proprement littéraires de cet auteur, reconnues d'ailleurs depuis

36 Loti, *La Mort de Philæ*, éd. A Quella-Villéger et J. Michot, *op. cit.*, p. 266. J. Michot précise dans une note précédente que le terme arabe *ansâr*, traduit par « défenseurs », désigne les Médinois qui ont accueilli et aidé le Prophète après l'Hégire (*ibid.*, p. 265, n. 6).

37 On peut lire, dans les *Mémoires d'un souverain par Abbas Hilmi II, Khédivé d'Égypte (1892-1914)*, une lettre adressée au souverain égyptien par Moustapha Kamel peu avant la mort de ce dernier et portant sur une réforme de l'Université (éd. Amira el-Azhary Sonbol, Le Caire, CEDEJ, 1996, p. 183). Le mémorialiste cite également Loti et Juliette Adam parmi les écrivains qui « pesèrent de tout le poids de leur intelligence et de leur talent sur la balance de nos destinées » (*ibid.*, p. 90-91). Je remercie ma doctorante Rania Aly de m'avoir fait connaître ce texte important, rédigé entre 1936 et 1940, mais publié bien après la mort du khédivé.

longtemps – pensons à la célèbre préface de Roland Barthes à *Azyiadé*. Mais, contre l'idée d'un Loti purement nombriliste ou puérilement exotique, et qui ne voyagerait qu'enfermé en lui-même, il faut rappeler qu'il existe aussi chez lui une sensibilité au monde, une vraie ouverture à l'ailleurs et à la différence, enfin un sens de l'urgence historique qui ne fera que s'aiguiser, pendant la Première guerre mondiale, avec la chute de l'empire ottoman.

Sarga MOUSSA (CNRS, Université de Lyon, UMR LIRE)